

# Méditations sur un élevage primitif en milieu tropical

par R. FIASSON

Malgré de profondes différences qui semblent exister entre les divers élevages conduits sous les longitudes tropicales, de grandes similitudes les rapprochent.

Que cet élevage poursuive des fins utilitaires, comme c'est le cas en Amérique méridionale, qu'il soit à base religieuse comme chez les Hindous, que le bœuf ne soit que signe de richesse et animal de sacrifices comme chez la plupart des habitants de Madagascar, ou qu'enfin il confère à celui qui le possède une si éminente dignité qu'il ne saurait s'en défaire sans déchoir comme le pensent les pasteurs hamitiques immigrés en Afrique, nous retrouvons sous tous les ciels tropicaux des formules d'élevage aussi négligées, aussi maladroites.

En réalité le terme élevage devrait même être banni. Élever des animaux consiste tout d'abord et essentiellement à les nourrir. Or, sauf de très rares exceptions dans ces régions, le bétail souvent sauvage, parfois semi-domestiqué, prélève sa nourriture selon les facilités que la Nature lui accorde. L'homme n'intervient en rien dans cette alimentation, sauf parfois pour la contrarier. Il ne cherche ni à conserver ni à améliorer l'herbe dont ses animaux vivent; dans la plupart des cas il ne concourt qu'à sa destruction.

Ainsi, bien plus qu'un éleveur, l'homme des tropiques ne se révèle qu'un parasite du bétail. Ce dernier constitue bien un véritable don du ciel, au même titre que le gibier, et comme ce dernier se maintenant dans un équilibre singulièrement fragile que la moindre mesure maladroite peut définitivement rompre. Une exploitation abusive provoquée par des prix transitoirement trop élevés sur la peau, le lait ou la viande (prix qui tentent et affolent le primitif propriétaire imprévoyant); une désaffection passagère due, soit à des difficultés de main-d'œuvre, soit à une imposition trop élevée, soit à quelques pertes causées par une épizootie nouvelle ou l'apparition d'un parasite ignoré, suffisent parfois à renverser cette délicate pyramide qui ne reposait que sur sa pointe.

L'absence du croît du troupeau est le premier signe de l'ébranlement; la pyramide tremble. Il suffit pour qu'elle se renverse que le prélèvement sur ce troupeau soit sans cesse en progression, même légère. Car cette constance du nombre ne correspond malheureusement pas à une augmentation de la qualité.

Les réserves naturelles inépuisables n'existent pas; elles sont particulièrement du domaine de l'utopie en matière de produits vivants. « Canado » du Vénézuéla, bisons de l'Amérique du Nord, baleines des océans, poissons du fond des mers, « omby » de Madagascar, ces troupeaux qui semblent innombrables sont au contraire d'une dangereuse instabilité.

50 millions de bisons n'ont pas résisté plus de cinquante ans aux Buffalo-Bill américains.

Malgré les incommensurables espaces des eaux de parcours de la baleine qui, chassée des mers accessibles, peut se réfugier dans ses citadelles polaires, sa destruction était assurée si les gouvernements n'avaient édicté de sévères mesures pour en limiter les massacres.

3 millions de bœufs sauvages des llanos vénézuéliens ont été réduits à des effectifs squelettiques par deux usines de conserves de viande qui ont fonctionné sporadiquement et par quelques avions utilisés pour le transport de la viande fraîche depuis la pampa jusqu'aux lieux de consommation. La fièvre aphteuse n'a fait son apparition qu'après que le gouvernement vénézuélien avait déjà dû importer des milliers de tonnes de viande congelée d'Argentine.

\* \*

Aussi le technicien qui, poussé par le désir de l'aventure ou par un inlassable esprit de curiosité, ou bien qui, déplacé par des décisions administratives, parcourt des territoires tropicaux, différents de ceux où ses premiers travaux l'ont conduit, n'est généralement pas dérouté.

Les mêmes problèmes se présentent à sa clairvoyance. Les pampas américaines, les savanes africaines ou les plaines alluvionnaires de l'Ouest malgache offrent des visages étrangement semblables. La longueur et parfois la rigueur des saisons sèches, les incendies périodiques des pâturages, l'absence ou la rareté des points d'eau, uniformisent les difficultés d'un élevage extensif que la pathologie pourrait parfois diversifier.

Dans toutes ces régions les difficultés d'une modification rapide, spectaculaire, de méthodes inadéquates en principes rationnels d'un élevage extensif scientifiquement conduit, ne sont pas dues au milieu. Si l'on préfère, elles ne sont fonction que d'un seul facteur de ce milieu : le facteur humain. C'est à ce facteur que sont redevables la surcharge, les incendies, la dégradation des pâtures, l'érosion par l'eau et le vent, l'absence de prévision pour l'alimentation en saison sèche, l'imprévoyance de l'avenir, l'insouciance de la sélection ou une sélection à rebours.

Et c'est ainsi que peu à peu la dégénérescence des animaux a provoqué un tel degré de rusticité que leur rendement a presque disparu.

\* \*

L'érosion tropicale a marqué tous les continents de sa même griffe. La terre arable des Andes vénézuéliennes est au fond des mers et les « lavaka » de Madagascar ouvrent leurs cratères béants sur toute la surface des Hauts-Plateaux.

Les affluents de l'Orénoque deviennent des torrents barbares en saison des pluies, et s'assèchent en « verano » ; les entrailles de la terre malgache ont coloré de sang les eaux de la Betsiboka.

Par ses échanges, ses essais et ses maladroites, accumulés dans une sorte de fièvre, l'homme a davantage encore égalisé ces terres chaudes.

Le manguier, originaire d'Asie, laisse aujourd'hui tomber ses fruits dans les eaux boueuses du vaste Orénoque, comme il calme la faim du voyageur soudanais ou du sakalava.

Sur les sentiers malgaches des anacardiens sont venus de l'Amérique méridionale après un lointain périple qui, des Iles de la Sonde les ont amenés aux Indes, d'où les Karana les ont transplantés sur l'île Rouge.

*Hyparrhenia rufa* est cultivé en immenses pâturages au Vénézuéla, mais, malgré son nom vernaculaire de « Yaraqua Brasileira » ce n'est pas d'un pays voisin que cette graminée est originaire, mais de Madagascar où elle constitue la base des prairies naturelles.

*Melinis minutiflora*, partie d'Afrique, répand maintenant son odeur de caramel médicamenteux au

pied des Andes, comme sur les pentes de l'Ivohitra à Antsirabe.

\* \*

Un sakalava noir vêtu de son seul « salaka » pousse ses zébus vers l'eau marécageuse des « baiboa » de l'Ouest ; à quelques milliers de kilomètres vers l'Occident un peul ocre, couvert de son pantalon en peau de chèvre, conduit ses animaux bossus vers les borgoutières du Niger ; et quand la lune s'est levée sur ce continent et que le lion a poussé sa toux rauque, sur un autre continent, un llanero de race « brune », à cheval, son « liquiliqui » boutonné jusqu'au col, poursuit de son lasso tournoyant des taureaux sauvages pour les arracher à leur désert et les rapprocher de l'eau.

Unique préoccupation partout : l'eau de la saison sèche !

Les techniciens ont bien pu ici tenter de remédier au manque de précocité du zébu en lui infusant le sang des races améliorées sans bosse, et là-bas chercher, au contraire, à modifier le sang du bœuf américain en introduisant le zébu...

Tentation que d'obtenir des résultats rapides par des croisements ! sans trop réfléchir peut-être que l'établissement de noyaux de taureaux améliorés ou la distribution de reproducteurs en petit nombre ne pouvaient pas avoir les effets escomptés parce que de toutes façons le sang améliorateur restait trop dilué. Et si, même des distributions massives avaient pu être effectuées, n'était-il pas indispensable pour la réussite, que conjointement le milieu soit rendu et maintenu favorable ?

Tentatives, expériences, l'homme est toujours impatient... ! il lui reste encore quelques erreurs à réaliser pour rendre plus uniformes les continents et leurs troupeaux.

La tsé-tsé, aujourd'hui traquée par les débroussailllements et fuyant les bull-dozer du plan anglais de la « cacahuète », ne pourrait-elle retrouver sa pullulation, avec sa tranquillité, dans les immenses étendues inhabitées, humides et chaudes des bassins de l'Amazone et de l'Orénoque ?

*L'Amblyomma cayennense*, qui rend la plus grande partie de la pampa américaine impraticable, ne pourrait-elle trouver sur le continent africain les masses animales et humaines qui sont nécessaires à son extraordinaire pouvoir de multiplication et à sa voracité ? *Amblyomma variegatum* a bien déjà franchi l'Atlantique pour atteindre les Antilles et le Guatemala !

\* \*

Si nous nous penchons donc avec intérêt sur les trois éléments fondamentaux qui, en réagissant l'un

sur l'autre, forment les conditions mêmes de l'élevage, à savoir : le milieu, l'animal et l'homme, nous espérons dégager les lignes principales de ses difficultés, dans tous les pays producteurs de bovins, compris dans une ceinture de terre enserrée entre les deux parallèles des tropiques.

Et si nous choisissons ici les llanos du Vénézuéla c'est parce que nous avons eu récemment l'occasion d'y étudier l'évolution de la vie du bétail. C'est aussi parce que dans ces conditions mésologiques des llanos, la tendance à la rusticité et, en même temps,

la fragilité de l'équilibre du cheptel, nous sont le mieux apparues.

En examinant donc les circonstances dans lesquelles le Vénézuéla est passé, en dix ans, de pays exportateur de bétail sur pied et de viande de conserve, en pays importateur d'animaux et de viande congelée, frigorifiée ou fraîche pour nourrir sa population à peine augmentée, nous devons en tirer des conclusions qui nous permettront, peut-être, d'éviter dans certains de nos territoires d'outre-mer, des dénouements aussi dramatiques.

